

n'y a plus qu'à se voiler la face. Et ta sœur ! Quand je pense que j'ai aujourd'hui deux cents lettres de lui qui sont aussi éloquentes que celle-ci ! Ah ! ce serait un beau roman par lettres que le nôtre !

Elle va au cabinet d'ébène et prend une poignée de télégrammes dans un tiroir :

— Voilà comment il m'écrit !

Elle jette les télégrammes au milieu du salon :

— Monsieur daignera venir cotillonner demain ! Cotillonner ! verbe actif ! très actif ! Eh bien, moi, je suis sûre qu'il ne cotillonne pas chez sa sœur, il cotillonne chez mademoiselle Fleur-de-Thé. Oh ! les serpents de la jalousie ! Ils me déchirent le cœur et sifflent à mes oreilles !

Elle piétine les télégrammes :

— Je me vengerai ! Quand le feu court dans mes veines, je suis comme Hermione, rien ne m'arrête dans ma fureur. Cette Fleur-de-Thé ! si je la tenais sous mes ongles ! Ces filles-là devraient être à Saint-Lazare ! car si elles continuent à ouvrir leurs salons, il nous faudra fermer les nôtres.

Madame de Campagnac sonne :

— Ah ! il cotillonne et il s'imagine que je vais me coucher avec son télégramme sous l'oreiller. Non ! je vais aller chez mademoiselle Fleur-de-Thé, je lui ferai dire que je l'attends dans ma voiture. S'il ne veut pas descendre, eh bien, je monterai.

Madame de Campagnac essuie deux larmes :

— Mais je vais me perdre à ce jeu-là ! Eh ? que m'importe, si je sauve mon amour !

Ici le rideau tombe sur le premier acte.

Qui prendra le thé de madame de Campagnac ? Car j'ai oublié de dire que Mathieu avait apporté sur la table de Boule un tête-à-tête de vieux chine d'un émail incomparable ; la joie des yeux et la joie des lèvres, comme dit la chanson de Ti-O-Sam.

Je ne sais si madame de Campagnac attendit longtemps Santa-Cruz dans sa voiture. Ce que je sais très bien, c'est que dans son aveuglement elle entra comme le tonnerre dans la chambre à coucher de Fleur-de-Thé.

## ACTE II

### LA CHAMBRE A COUCHER DE FLEUR-DE-THÉ

La femme de chambre a beau disputer le passage à madame de Campagnac, la voilà qui franchit le seuil du harem où mademoiselle Fleur-de-Thé se multiplie. Elle dit qu'elle est attendue, elle dit qu'elle attendra. La femme de chambre a beau représenter que madame n'est pas là, qu'elle joue la comédie, qu'elle ne rentrera que vers le matin après le bal de l'Opéra ; madame de Campagnac, dans sa folie, a voulu pénétrer jusque là. Elle va et vient comme une folle dans la chambre.

— Me voilà donc chez cette fille ! Oh ! je sens bien qu'il est venu ici ce soir. Je crois respirer son souffle.

Elle respire.

— Il a fumé ici...

Elle aperçoit sur le guéridon une boîte de cigarettes russes.

— Les cigarettes que je lui ai données ! Voilà donc pourquoi il en fume tant !

Elle jette la boîte au feu.

— Je sais bien ce qui va se passer. C'est l'heure où finit le spectacle. Achille va la ramener ici avant d'aller avec elle au bal de l'Opéra. J'ai dit à la femme de chambre que j'étais la sœur de Santa-Cruz, il entrera sans comprendre. J'éteindrai les bougies, j'apparaîtrai comme un spectre. Ah ! il y aura une belle scène ! Je me trouverai peut-être mal mais cela me fera du bien.

Madame de Campagnac se regarde dans la psyché.

— Est-il bien possible que ce soit moi ! Quoi, je suis venu ici ! chez cette fille ! Et pour quoi faire ? pour chercher mon amant ! Oh ! la jalousie ! Mais si j'étais restée chez moi, drapée dans ma dignité, je fusse morte. Folie pour folie, j'aime mieux vivre que de mourir.

Elle regarde les tentures de la chambre à coucher de Fleur-de-Thé. C'est une admirable brocette bleue de ciel à fleurs d'or.

— Ces drôlesses-là ! elles inventeraient le luxe s'il n'existait pas. O mon Dieu !

Elle regarde un pastel ancien.

— Mais c'est lui ! mais c'est elle ! Quoi il l'aime aussi en peinture ! car c'est bien Achille qu'on a peint là en Endymion sous cette Diane un peu déshabillée.

Elle saisit un verre de Bohême et le lance vers le pastel, mais le verre se brise à côté.

— J'ai manqué mon coup ! Oh ! que ne puis-je les briser tous les deux comme cette coupe ! Mais je suis folle, ce pastel est daté de 1760.

La pendule sonne minuit.

— Une, deux, trois, quatre, c'est toujours mon cœur qui bat ! Minuit ! s'ils n'allaient pas venir ! Quel malheur de ne pas les foudroyer ici !

Elle continue à inventorier la chambre.

— Oui, je veux qu'elle me voie là. Je veux que mon souvenir reste ici comme une ombre vengeresse. Ils auront toujours peur de moi. Que vois-je, une lettre ! une lettre de lui !

Elle saisit une lettre sur la cheminée :

— Suis-je assez humiliée ! Il lui écrit à elle tandis qu'à moi il envoie des télégrammes ! Voyons :

« Ma mie, »

Madame de Campagnac s'indigne et dit trois fois :  
« Ma mie ! »

— Faut-il que ce soit cette fille qui lui rappelle qu'il a peut-être dans les veines du sang de Henri IV. Henri IV aussi disait : « Ma mie. »

Elle continue à lire :

« Voici le programme de la fête : tu jetteras un domino sur tes épaules, tu viendras me retrouver au bal de l'Opéra, nous souperons au café Anglais, après quoi tu me montreras mon chemin. »

— Son chemin ! je vais le lui montrer, moi !

Madame de Campagnac sort furieuse, la lettre à la main.

Que va-t-elle faire ? Il lui faut un domino, car ce n'est plus qu'à l'Opéra qu'elle peut retrouver son amant et sa rivale. Elle court chez Babin et s'ensevelit dans le plus grand des dominos noirs.

Elle se demande si elle pourra trouver une loge. Elle se souvient qu'une de ses amies lui a indiqué une loge de foyer.

### ACTE III

#### UNE LOGE A L'OPÉRA

La voilà dans l'escalier de l'Opéra, elle traverse courageusement les vagues et va se nicher au n° 16, où personne n'est encore venu.

— Enfin !

Elle soulève son masque pour respirer.

— Me voilà donc à ce bal de l'Opéra qui était mon rêve ! Je ne me doutais pas que j'y viendrais un jour de désespoir.

Elle regarde et s'avance vers la salle.

— Toutes les folies ! toutes les gaietés !

Elle soupire.

— Oh ! que c'est triste la joie des autres ! Oh ! que c'est douloureux le carnaval quand on est à son mercredi des Cendres. Comment les trouver ici ? Une aiguille dans une botte de foin !

On frappe à la porte de la loge.

— Ah ! c'est le comte d'Aspremont.

Elle entr'ouvre la porte et parle d'une voix déguisée.

— Mon cher comte, vous êtes un ange, je vous adore. Vous connaissez Fleur-de-Thé, il me la faut. Amenez-la moi morte ou vive. Moyennant quoi j'irai souper avec vous — l'an prochain. — Voyons, ne nous amusons pas aux bagatelles de la porte.

Elle ferme la porte.

— Mais, en vérité, c'est qu'il devenait familier ! Il cherchait mon cœur sous mon domino.

Elle porte la main à son cœur :

— Mon pauvre cœur !

Strauss joue la valse de Faust.

— Ah ! la valse de Faust ! c'est le réveil des doux souvenirs ! Il était Faust, j'étais Marguerite ; il cher-

chait la science, il trouvait l'amour! Quand sonnera ma dernière heure, je veux qu'on me joue encore cette valse-là.

On frappe une seconde fois à la porte de la loge, madame de Campagnac regarde par l'œil-de-bœuf.

— Je te reconnais, beau masque, va donc changer de figure. L'insolent, il vient de me dire une chose à faire rougir une statue. On ne va pas au bal de l'Opéra pour être au sermon.

Elle se penche vers la salle.

— Oh! mon Dieu, je reconnais tout le monde! Si on allait me reconnaître! Après cela quelle est donc la bégueule qui ne soit venue jusqu'ici?

On frappe à la porte.

— Si c'était cette demoiselle!

Elle court ouvrir la porte.

— Eh bien, mais finissez donc! vous me prenez pour une petite poste! je ne veux pas de votre billet, si doux qu'il soit! Mais finissez donc!

Elle referme la porte et prend le billet dans son sein.

— Qui donc lui a indiqué cette boîte-là, à cet impertinent? Sans compter qu'il m'a embrassée sur le cou; il paraît qu'on ne perd pas son temps ici.

Elle ouvre le billet et regarde la signature.

— Fleur-de-Thé! Quoi! c'est elle qui ose me crayonner ce billet:

« Ma cocotte. »

Elle s'indigne.

— Ma cocotte! par exemple je ne m'attendais pas à celle-là. Ma cocotte!

« Je n'ai pas le temps d'aller dans ta loge; si tu t'ennuies, parle, je t'enverrai trois ou quatre hommes que j'ai sur les bras. Mais, pour ce soir, ne me demande pas mon amoureux, je soupe avec lui. »

Madame de Campagnac déchire la lettre.

— Elle s'imagine qu'elle écrit à une de ses pareilles! Oh! je vais mourir de rage! Voyez-vous cette créature qui me fait l'aumône de son superflu! Mais elle compte sans l'hôte, car je serai du souper, moi!

Madame de Campagnac va sortir de la loge, mais elle jette un dernier coup d'œil dans la salle.

— Oh! mon Dieu! n'est-ce pas lui que je vois là-bas dans cette avant-scène étreignant ce domino gris-perle? Il va l'enlever, il l'enlève! C'est elle! Je vais mourir! Mes chevaux! Mes gens!

La jalouse s'évanouit presque.

— Suis-je assez bête! Il ferait beau me voir un jour de bal de l'Opéra crier à haute voix: « Les gens de madame de Campagnac! » Si je ne retrouve pas ma voiture, j'irai à pied au café Anglais.

Descendue au péristyle, madame de Campagnac cherche vainement un Auvergnat pour demander son coupé. Tout le monde parle de la neige. Elle se hasarde par le passage de l'Opéra, elle traverse le bou-

levard de son pied mignon, elle arrive toute haletante dans l'escalier du café Anglais. Elle donne vingt francs au premier garçon qu'elle rencontre et lui ordonne d'ouvrir le cabinet où doit souper mademoiselle Fleur-de-Thé.

Mais mademoiselle Fleur-de-Thé ne soupera pas au café Anglais.

Ce n'est donc pas au café Anglais que se passe le quatrième acte, c'est chez le duc de Santa-Cruz, madame de Campagnac connaît le chemin de l'hôtel de son amant ; ce n'est pas la première fois qu'elle se fait ouvrir la nuit. Sa jalousie date de loin ; vingt fois elle a voulu le surprendre jusque dans son sommeil. Aussi le petit nègre qui attend le duc en dormant dans l'antichambre ne fait pas de façons pour la laisser passer.

#### ACTE IV

##### LA CHAMBRE À COUCHER DE SANTA-CRUZ

Elle entre furieuse dans la chambre à coucher, jetant son masque au-dessus d'elle.

— Eh bien, j'en ai entendu de belles au café Anglais ! Et moi qui croyais savoir ma grammaire française. Ma grammaire est démodée.

Elle regarde autour d'elle.

— C'est donc ici qu'ils vont venir ! c'est donc ici qu'ils vont enterrer le carnaval ! Quelle nuit ! Ne me dirait-on pas possédée du démon ? Oh ! le démon de la jalousie ! Est-il bien possible que j'aie fait tout cela ? Je me vois encore au bal de l'Opéra et au café Anglais. J'étais dans le cabinet même où on les attendait. J'entendais toutes ces coquines masquées dire autour de moi : « Fleur-de-Thé va venir. » On se démasquait déjà. Les hommes osaient soulever mon loup ; heureusement que je suis une place forte et que je me défends les armes à la main. J'ai entendu dire que si mademoiselle Fleur-de-Thé était en retard, c'est qu'elle s'encarnavalisait avec Santa-Cruz. J'attendais toujours, étonnée d'être là, me pardonnant à moi-même, parce que je voulais mourir. Voilà que tout à coup on vient nous apprendre que mademoiselle Fleur-de-Thé se trouve mal et que « son amant » l'emmène chez lui. J'arrive ici pour lui faire respirer des sels, à cette demoiselle.

Madame de Campagnac remonte au haut de sa colère :

— Je lui ferai respirer la mort ! Et ce ne sera pas me venger trop, car elle me fait mourir à petit feu.

Elle regarde un trois crayons représentant Fleur-de-Thé dans son dernier rôle. Un très joli dessin de Verhaz.

— Quoi ! il a cette fille dans sa chambre à coucher ? Je la reconnais avec son air de mijaurée ! Au-

trefois les hommes avaient des petites maisons pour cacher ces folles-là.

Madame de Campagnac prend un soupçon de poignard à sa ceinture et va pour frapper le portrait.

— Non ! mais je la frapperai elle-même. Ah ! il s' imagine qu'on va ainsi d'une vraie grande dame à une princesse de théâtre pour revenir le lendemain à la vraie grande dame ! Non. Je suis absolue dans ma vengeance comme dans mon amour.

Elle écoute avec anxiété.

— Je croyais avoir entendu du bruit à la grande porte. Si on m'avait trompée ! s'ils n'allaient pas venir ! Que faire, mon Dieu ?

Elle tombe sur une chaise, abimée dans sa douleur.

— Cette chambre, j'y ai été emparadisée. Comme il m'aimait ! Je lui avais tout sacrifié, ma part du ciel peut-être. J'aurais voulu trouver d'autres sacrifices encore. C'est qu'il était si beau ! C'est que j'étais si heureuse !

Elle pleure.

— Ah ! le bonheur, ça coûte cher. Combien de larmes de douleur pour payer des larmes de joie.

Elle se lève.

— Ils ne viennent pas. Ils ne viendront pas ! Ce n'est pas chez lui, c'est chez elle qu'ils sont allés. Mais je suis à bout de force et de courage, je ne veux plus m'humilier jusqu'à remonter chez cette

filles. Qu'ils soient heureux, moi je vais mourir.

Madame de Campagnac écoute encore, elle saisit une plume, elle écrit :

— Adieu, Achille, je t'ai bien aimé !

## ACTE V

### LE PETIT SALON DE MADAME DE CAMPAGNAC

Madame de Campagnac rentre chez elle pâle et abattue ; elle reparait dans le petit salon du premier acte.

— Enfin ! me voilà à la dernière station de ma jalousie et de mon désespoir.

Elle va au cabinet d'ébène.

— Ce poison, où l'ai-je donc caché ?

Elle trouve un portrait.

— Ma mère !

Elle baise le portrait.

— Ma mère, tu me pardonneras, car ne suis-je pas assez punie !

Elle lève les yeux.

— Et vous, mon Dieu ! vous aussi me pardonneriez, car vous savez qu'avant ces heures de mortelle et folle passion, j'ai vécu dans ma dignité. Mais ce poison, je ne le trouve pas.

Elle cherche encore.

— Ah ! voilà le flacon. Quand on pense qu'en res-

pirant ce qu'il y a là dedans, je vais trouver la fin de mes peines ! Le tombeau ! le silence ! l'oubli ! Achille ne m'oubliera peut-être pas. Quand une femme se tue pour un homme, elle jette le deuil sur sa vie. Il aura beau faire, mon souvenir sera de toutes ses fêtes. Et d'ailleurs, qui sait si les âmes ne reviennent pas ?

Elle regarde encore le flacon.

— O mystère ! tout est là ? Quand Achille viendra demain matin, il me trouvera plus blanche encore que je ne suis à cette heure. On m'a dit que ce poison ne défigurait pas : il endort. Mais le sommeil de la mort a les yeux ouverts, qui donc me fermera les yeux ?

Elle sonne et va entr'ouvrir la porte :

— Éléonore, M. de Santa-Cruz viendra sans doute ce matin. On n'entrera pas dans ma chambre avant qu'il ne vienne. Vous lui direz que je l'attends.

La femme de chambre, à moitié endormie, se réveille tout à fait :

— Mais il y a longtemps que M. le duc est dans la chambre de madame ! Il dort profondément sur un livre de philosophie. Il n'y avait pas cinq minutes que madame était sortie quand M. le duc est arrivé.

Madame de Campagnac n'en peut croire ses oreilles ; elle se précipite à l'autre porte.

— Achille ! Achille ! Quoi ! tu es là ? Je ne vais pas mourir de chagrin, je vais mourir de joie !

Il n'était que trop vrai que Santa-Cruz avait voulu souper avec mademoiselle Fleur-de-Thé, ce qui explique son télégramme. Mais il s'était ravisé, craignant les fureurs jalouses d'Hermione. Il était venu chez elle cinq minutes après son départ.

Ce fut pour ce retard de cinq minutes que cette grande dame déçue, plus jalouse que la jalousie, afficha ainsi sa passion désordonnée dans le Paris bruyant et sceptique.

On l'avait reconnue au bal de l'Opéra et au café Anglais.

D'ailleurs mademoiselle Fleur-de-Thé raconta aux chroniqueurs la station de madame de Campagnac dans sa chambre à coucher, où elle trouva son imperceptible poignard.